

M. Em. Lacroix.—Ne pas cultiver d'avoine, l'acheter plutôt; les prairies, le tabac, les vaches laitières (3)

(3) On conseille de ne pas cultiver d'avoine; Jo consens, pour la vente, mais pour soi? Nous permettra-t-on de différer d'opinion? Nous sommes d'avis que la plupart des cultivateurs endettés doivent commencer par cultiver de leur mieux, le plus possible de ce qui leur est nécessaire pour leur famille, pour leurs animaux, afin de déboursier le moins possible. Or, l'avoine est indispensable aux chevaux et fait une moulée d'une grande richesse. Nous en cultiverions donc pour la dépense de la ferme ayant bien soin de conserver toutes les pailles, et balles et de tout préparer et faire manger aux animaux. La paille d'avoine vaut certainement la moitié du foin. N'oublions pas cela: un arpent de terre en bon état et bien cultivé doit donner 50 minots d'avoine en moyenne et de la paille en proportion. Employons cette avoine convenablement, et faisons manger la paille, hachée, humectée et mêlée aux farines à nos bestiaux. Cela paiera certainement, pourvu que le tout soit fait dans les meilleures conditions.

Notre article sur la production du blé donne la note que nous entendons sonner, sur tous les tons d'ici à ce que nous ayons de meilleurs marchés pour nos produits. Diminuons nos déboursés, augmentons nos récoltes, en employant de notre mieux tous les fumiers produits. N'achetons d'abord que ce que nous pouvons payer sans difficultés et, de plus, ce qui nous donnera un profit certain, indiscutable.

Quant aux prairies, cultivons plus de trèfle. Cessons d'acheter de la graine de mil ou de trèfle. Faisons-en amplement pour nous, et ensuite pour le marché. La province de Québec pourrait, si elle le voulait, produire des graines pour le Canada tout entier, avec grand profit et en exporter en Europe pour un montant énorme. Le cultivateur peut faire de la graine, puis hacher le foin qui porte graine, l'humecter et le faire consommer avec grand profit pour ses vaches, mais il faut en faciliter la digestion.

Quant au tabac, c'est sans doute une culture très payante, pour ceux qui produisent d'excellent tabac. Mais n'oublions pas que toutes ces cultures, tabac, graines, foin etc épuisent la terre et demandent des rapports d'engrais du commerce, si l'on veut être juste envers sa terre et ses héritiers. Epuiser sa terre, c'est manger son capital et ne laisser que l'écorce, non le fruit, aux enfants &c. Donc, si vous exportez des produits qui épuisent certainement la terre, rappez à votre terre sous forme d'engrais commerciaux une partie de l'argent obtenu pour les récoltes exportées.

M. Félix Raymond.—Vu la distance du marché, avoir le moins de main-d'œuvre possible, dépenser tout sur la ferme et compter sur les vaches à lait et les porcs. (3a)

(3a) On aurait grand tort, à mon avis, de compter exclusivement sur les vaches à lait et les porcs. Si toute la province faisait cela les prix tomberaient infailliblement, car c'est aussi ce que feront un grand nombre des cultivateurs du Canada. Tirons tout le parti possible de ces deux sources de revenus — mais ayons aussi le bon esprit d'ajouter toute autre source certaine de profits. Ainsi la volaille paie indiscutablement très bien la bonne ménagère qui s'y applique avec intelligence. Il est possible de faire jusqu'à \$200 par année avec les œufs et surtout avec la volaille bien engraisée. Celle-ci vaut plus du double de la volaille maigre et il y a un bon marché, même en Europe, pour nos volailles, si elles sont de premier choix.—Les veaux très gras, engraisés économiquement et surtout hors saison, quand le marché cesse d'être rempli de veau commun, paient très bien—de même pour les moutons de choix; d'abord pour la reproduction, puis pour le marché. C'est encore là une question à étudier sans doute, car pour faire de l'argent il faut traiter le mouton tout différemment d'aujourd'hui. En deux mots, pour faire de l'argent

dans les temps difficiles que nous traversons, il faut étudier avec le plus grand soin ce qui paie, et éviter ce qui ne paie guère ou pas du tout, puis s'attacher de toutes ses forces à ce qui paie le mieux sur l'espèce de terre et dans les conditions du marché où se trouve le cultivateur; puis enfin pratiquer les méthodes économiques de production.

M. F. Laframboise.—Une terre assez légère serait plus avantageuse ici en considérant la main-d'œuvre, et le genre de culture qui paierait ie., comme le tabac, le blé d'inde, etc. Nos terres fortes sont très pesantes. (4)

(4) Voilà encore une question difficile. Quelle genre de terre paie le mieux? Pour nous, il importe de faire payer le plus possible toutes les terres propres à l'agriculture. Ainsi, sur les terres fortes, les fourrages viennent en abondance et économiquement. Même le blé-d'inde y réussit à merveille, pourvu que la terre soit d'abord parfaitement égouttée, puis ameublée du mieux possible. De même pour le trèfle, le mil et pour les grains dont le cultivateur a besoin. Notre jeune homme pourrait donc acheter indistinctement soit une terre forte, soit une terre légère, pourvu qu'elles soient bonnes. Mais il faudra bien connaître sa terre et la cultiver selon ses besoins et les circonstances.

M. E. Lacroix.—Je ne pourrais trop conseiller

LE SOIN DE TOUTES LES FUMIERS. (4a)

(4a) Voilà un bon conseil, qui pourrait s'adresser à la plupart des cultivateurs de cette province. Il tombe en moyenne, deux pieds d'épaisseur d'eau sur la terre, sous forme de neige fondue et autrement, depuis le mois de novembre au mois de juin. Or, règle générale, ces eaux lavent nos fumiers aux portes des granges, même après le 1er juin. Ils sont donc affreusement lessivés, non seulement par l'eau qui tombe directement dessus, mais aussi par les deux pieds d'eau qui tombent également sur les étables, et de là sur les mêmes fumiers. Ces lessives de fumiers se perdent dans les fossés &c. Voilà donc pour le moins la moitié de la valeur du fumier de perdue. Mais ce n'est pas tout. Les urines se perdent généralement pour la plus grande partie, en dessous des étables écuries &c. Voilà encore une portion énorme des fumiers de perdue. Mais ce n'est pas tout encore. Bien souvent les fumiers restent par petits tas dans les champs assez longtemps pour être en partie desséchés par les vents et évaporés à la suite des pluies. Dans ces circonstances, je ne crains pas d'affirmer que les trois quarts et peut être les sept huitièmes de nos fumiers sont perdus, et cela chez le plus grand nombre de nos cultivateurs. Est-il surprenant que nos terres ne paient plus?

M. Jos Desjardins.—Si votre jeune homme a une sucrerie sur la propriété, fera-t-il bien de l'abattre pour vendre le bois, en faire de l'argent, et cultiver à la place?

M. Laframboise.—Il doit conserver sa sucrerie.

M. Lacroix.—Ceci est à discuter, le sucre coûte cher la livre à tout compter.

M. Jos. Desjardins.—Ça paie toujours mieux que semer de l'avoine.

M. l'aul Desjardins.—Ça paierait mieux à faire du sucre ou plutôt du sirop et le vendre à temps.

M. Laframboise.—Avec 1900 chaudières, on a fait \$37 00.

M. Ouellette.—Avec 1300 chaudières, nous avons fait \$215.00, clair.

Voilà qui est très encourageant. Il va sans dire que le sirop ainsi vendu était des plus beaux. Mais pourquoi pas? Celui-ci ne coûte pas plus cher de façon que le sirop noir et se vend au moins moitié plus!

ED. A. B.

M. Paul Desjardins.—A-t-on fait autant avec le reste de la terre? Plusieurs.—Probablement non.

M. Gédéon Bigras.—Toutes dépenses payées, sur 90 arpents de terre, on a mis de côté, clair, \$200 00, avec une culture ordinaire.

Quelqu'un.—Oui, mais tout le monde ne s'appelle pas Bigras, c'est-à-dire ne travaille pas autant. (5)

(5) Puisque les bons travailleurs, économes, ne font pas